

## L'inscription du verbal dans le récit romanesque : un exemple

Gillian Lane-Mercier

Volume 27, Number 2, Fall 1991

Variété

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035850ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035850ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lane-Mercier, G. (1991). L'inscription du verbal dans le récit romanesque : un exemple. *Études françaises*, 27(2), 87–121. <https://doi.org/10.7202/035850ar>

# L'inscription du verbal dans le récit romanesque : un exemple

GILLIAN LANE-MERCIER

Lorsque A. Clayton observe que « [l]e propre de la parole poétique chez Giono, c'est de fasciner, de divertir et donc de détourner l'auditeur de la morne et banale réalité qu'elle déforme et recrée, mais il lui appartient aussi [...] de susciter la parole d'autrui, de provoquer répétitions et imitations<sup>1</sup> », on est tout naturellement porté à se demander à partir de quels mécanismes proprement textuels il est possible de proposer une telle description de la parole actorielle chez Giono. En effet, si l'on peut y déceler, à l'état embryonnaire, des considérations d'ordre structural (« répétitions », « imitations »), fonctionnel (« fasciner », « divertir »), esthétique-idéologique (« déforme », « recrée » la réalité) et pragmatique (« susciter la parole d'autrui »), toujours est-il que qualifier de la sorte les activités langagières des personnages gioniens ne nous renseigne nullement ni sur la manière dont ces structures, ces fonctions, ces phénomènes idéologiques et pragmatiques sont réalisés au sein de son œuvre, ni sur les rapports qu'ils entretiennent avec, d'un côté, la diégèse, ainsi que les multiples codes<sup>2</sup> qui, traversant de part

1. A. Clayton, *Pour une poétique de la parole chez Giono*, Paris, Minard, 1978, p. 57.

2. Il s'agit des codes littéraire, fictionnel, narratif, scriptural et stylistique, surtout.

en part le romanesque, en déterminent la spécificité, et, de l'autre, la parole réelle hors-textuelle sur laquelle toute réplique écrite est par définition calquée.

Dans une tentative d'éclaircir à la fois quelques-uns des aspects du rapport code écrit-code oral en général et la nature des principaux mécanismes propres au système dialogal gionien en particulier, nous avons choisi d'analyser *Que ma joie demeure*, et plus spécifiquement l'épisode du repas (chapitres 7 à 9 inclus), épisode presque entièrement dialogué qui, réunissant tous les personnages du roman, présente une unité textuelle cohérente et constitue un terrain privilégié pour l'appréhension du code verbal en vigueur dans l'œuvre.

### LE LINGUISTIQUE ET LE PARALINGUISTIQUE

En admettant, dans un premier temps, le bien-fondé de la thèse selon laquelle la composante dialogale, de par son aptitude à reproduire telles quelles des unités lexématiques, morphosyntaxiques et, parfois, phonologiques du code oral, est la composante la plus mimétique du genre<sup>3</sup>, il y a lieu de s'étonner que, dans un récit comme *Que ma joie demeure* où prime le parlé, et, qui plus est, le parlé paysan, Giono ait soigneusement évité toute représentation d'ordre sociolectal. À cet égard, on remarquera que jamais le lexique ne contient des mots dialectaux ou de patois (en dépit d'indications diégétiques du genre : «[Les montagnards] s'interpellaient dans leur patois incompréhensible»), ni même des termes agricoles spécialisés ou techniques; jamais il n'y a reproduction de phonétismes particularisants, tandis que les déviations morphosyntaxiques observables (telle par exemple l'élimination du «ne» de la négation) relèvent de transcriptions on ne peut plus conventionnelles de l'oral, destinées moins à capter un idiome socialement déterminé (le parler paysan) qu'à signaler un registre familier tout à fait stéréotypé sur le plan de l'écrit. Face à cette «littérarité», à cette apparente neutralité sociolinguistique des discours directs gioniens, il convient de se demander dans quelle mesure ceux-ci se démarquent de la narration<sup>4</sup> afin d'évoquer simultanément un sociolecte du code oral extratextuel et une pratique actorielle précise, intégrée à l'univers fictif de l'œuvre.

Nous avons montré ailleurs<sup>5</sup> que, outre sa capacité d'imiter les unités linguistiques du système verbal hors-textuel, le code scriptural

3. À cet égard nombreux sont les chercheurs qui ont postulé une homologie (plus ou moins grande) entre parole écrite fictive et parole réelle extratextuelle.

4. Afin d'éviter toute ambiguïté, précisons que par «démarcation» nous ne signifions pas ici la présence de tirets et de guillemets – signes typographiques conventionnels d'«oralité» qui n'ont rien à voir avec le «plus ou moins» d'oralité des répliques.

5. Voir notre ouvrage *La Parole romanesque*, Paris et Ottawa, Klincksieck et Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1989; de même que notre article «Pour une sémiotique du dialogue romanesque» in *Versus* 54, 1989, p. 43-58.

prévoit un certain nombre de procédés pouvant être mobilisés afin de compenser les déperditions paralinguistiques déclenchées lors de la transcription de l'oral par l'écrit; procédés d'ordre typographique (signes de ponctuation, emploi d'italiques, de guillemets, orthographe déviante, etc.) qui, se déployant au sein des répliques actérielles, permettent de reconstituer des phénomènes prosodiques, phonostylistique et illocutoires inhérents au code oral. Si les dialogues de *Que ma joie demeure* affichent, à ce niveau précis, un conventionnalisme incontestable dans la mesure où Giono a réalisé un tri des plus conservateurs parmi les possibilités de réinscription d'une «oralité» et d'une simultanéité énonciative<sup>6</sup> à l'intérieur de la linéarité du code scriptural, il importe de noter, en revanche, la fréquence extrêmement élevée d'incises à la fois polysémiques sur le plan illocutoire et prosodiquement atones (ex. l'omniprésence du verbe «dire»). Il en résulte que la détermination du contenu illocutoire effectif des répliques et, partant, de leur spécificité prosodique, se trouve assurée tantôt par une construction syntaxique précise, accompagnée du signe de ponctuation correspondant:

- Qu'est-ce qu'on me dit? dit-il.
- Qu'est-ce qu'on a pu te dire? dit Jourdan.

tantôt par le seul signe de ponctuation qui confère à la réplique son univocité pragmatique<sup>7</sup> (en l'occurrence, l'acte de requête) et son contour prosodique:

- Vous n'allez pas boire tout ça? dirent les femmes.

Fort répandus dans le texte, ces cas où l'aspect indéterminé de l'incise est «corrigé» par un élément du code typographique, fonctionnant dès lors comme marqueur de force illocutoire et des couches suprasegmentales indissociables de n'importe quel acte d'énonciation réel, attirent l'attention non seulement sur la relative autonomie de la réplique par rapport à l'incise – et donc à la diégèse –, mais aussi sur le rôle sémiotique pouvant être accordé aux signes de ponctuation susceptibles à eux seuls de constituer des facteurs de *désambiguation* illocutoire et prosodique proprement intradialogaux. Si ce rôle ressort clairement dans le deuxième exemple ci-dessus, il est encore plus explicite dans les passages où l'occultation plus ou moins complète des incises peut faire des marqueurs typographiques les uniques indicateurs de force illocutoire et de phénomènes paralinguistiques:

6. Le code oral se définit en termes de simultanéité (coprésence d'éléments linguistiques et paralinguistiques), tandis que le code scriptural, définissable en termes de successivité, dissocie et réorganise les paliers linguistique et paralinguistique.

7. Bien que ceci ne soit pas toujours le cas, certains signes de ponctuation permettent de distinguer entre une assertion, une requête, une menace, etc. Ex.: Je viens avec vous./Je viens avec vous?/Je viens avec vous!

- C'est prêt dans combien de temps?
- Ce sera cuit dans un quart d'heure.
- Et les femmes?
- Demande-leur.
- Femmes!
- Nous avons des noms! crièrent-elles.

Or, une fois constatées ces légères incompatibilités entre des incises atones, pragmatiquement polyvalentes, et des répliques pragmatiquement univoques, il convient de souligner que les discours gioniens sont dépourvus de toute recherche impressive ou expressive intradialogale autre que conventionnelle: conformes aux normes du «bien écrire», les procédés typographiques effectivement employés évoquent une «oralité» écrite standard dans laquelle aucun élément sociolectal explicite ne s'imisce. Sans nous attarder davantage sur des dispositifs du code scriptural que l'institutionnalisme rend banals et qui ne nous ont retenue ici que parce qu'ils ont permis la mise en relief d'une première démarcation du verbal fictif relativement à la diégèse, on pourrait néanmoins se demander si ces incompatibilités détiennent par ailleurs une signification au sein de l'économie du récit. De même, compte tenu de la neutralité sociolinguistique dont il a déjà été question, ainsi que de cette sobriété phonostylistique des répliques, ne serait-il pas possible de postuler qu'il en découle une espèce d'amorphisme intonatif et phonématique tout «littéraire» qui incite à chercher le «réalisme sociolectal» des passages dialogués à un tout autre niveau textuel, dès lors implicite?

C'est sur le plan syntaxique qu'il est possible de constater à la fois une plus grande adéquation entre oral scriptural et oral extra-textuel, et une tendance à gommer de nouveau toute spécificité sociolectale au profit d'une standardisation et une systématisation des structures empruntées au réel. En effet, les répliques gioniennes contiennent maintes tournures conventionnellement «orales», en ce sens qu'elles fonctionnent comme connotateurs de la langue quotidienne peu soutenue sans référer à une communauté ou à un groupe social précis. Il s'agit, bien entendu, d'effets de réel du type:

- Je le connais Honoré.
- Vous allez voir comment ça va être mis en vitesse la table.

qui sont calqués sur des déformations syntaxiques aussi courantes dans le domaine du réel que dans celui des représentations romanesques du parlé. Dans le même ordre d'idées, on remarquera que la brièveté des phrases, la monotonie des constructions récurrentes, du type sujet-verbe-complément, ainsi que les figures répétitives renvoient à leur tour à un certain «dépouillement» phonostylistique déjà visible sur le plan typographique. Soit ce début de discours:

- Après, on sera de retour. On aura des biches dans le filet. On aura fait attention à leurs jambes. Elles ont de petites jambes minces, cassantes comme du verre. On leur aura dit des tendresses tout le

long, et donné du pain, et donné du sucre, et caressé doucement le dessus du nez [...].

Soulignons cependant que, corollairement à ces structures uniformes et symétriques, il existe des constructions phrastiques provenant d'une réduction extrême des parties du discours et de l'appareil illocutoire en général, élidés au profit d'un noyau sémantique minimal pour que soient conférées aux échanges une rapidité de débit (ce qui engendre un effet de réel) et une fonction de récupération d'éléments diégétiques contextuels ou actionnels implicites, lesquels sont «filtrés» à travers les répliques (ce qui relève de l'économie du récit):

- La broche, dit Jacquou.
- Voilà, dit Jourdan.
- Le chevreau, dit Jacquou.
- Voilà, dit Randoulet.
- Embroche.

Enfin, on trouve un nombre très faible de discours directs dont la syntaxe est ouvertement embrouillée, ce qui n'est pas sans capter un rythme phrastique saccadé où se superposent des charges impressives d'autant plus remarquables qu'on a affaire à un procédé peu exploité par les codes prosodique et syntaxique du texte:

- C'est rigolo, dit Bobi à haute voix, mais il y a vraiment des gens qui sont morts sur la terre. [...] «Je n'ai pas assez laissé de temps entre "morts" et "sur la terre"», se dit Bobi.

Il répéta:

- Des gens qui sont morts. Sur la terre. [...] Morts! [...] Plus rien, ils n'ont plus rien. Rien, rien, tout a coulé d'eux.

– passage où les agencements grammaticaux, suggérant des troubles élocutoires, revêtent exceptionnellement une signification énonciative en raison de leur fonction d'indicateur «psy-».

Il faudrait s'arrêter plus longuement sur le plan sémantico-référentiel qui, s'il est entièrement dénué de tout élément ouvertement sociolectal, se présente simultanément comme facteur de récupération actionnelle et comme lieu d'origine d'une certaine poétisation du signifié, apte à se lester de charges symboliques importantes que seuls la standardisation morphosyntaxique et le maintien d'un vocabulaire relativement restreint parviennent à tempérer, voire à naturaliser. Cette poétisation du signifié a ceci de particulier que non seulement elle renforce la littérarité des répliques gionniennes, déjà évidente de par le conventionnalisme des procédés typographiques et la systématisation des structures syntaxiques, mais aussi elle semble définitivement empêcher toute homologie sociolectale «vraisemblable» entre le système dialogal du texte et celui du hors-texte. En effet, on s'aperçoit que le ressort réaliste des dialogues gionniens consiste moins dans la reproduction de la manière littéraire dont des paysans empiriques utiliseraient les unités lexicales, que dans un certain type de travail d'ordre présuppositionnel

axé, précisément, sur la naturalisation de lexèmes à forte charge symbolique ou métaphorique; travail présuppositionnel qui, en soi, connote une compétence linguistico-idéologique de nature sociolectale. Ainsi ce discours de Jourdan, qui parle du vin :

— Le tien, dit-il [à Jacquou], est noir, comme la poix. Il est de la couleur du lièvre. Il s'accordera. Regarde le mien, — il haussa la bonbonne à bout de bras — il est couleur de chevreau. Et il est aussi un peu chèvre.

— paroles dont la logique provient d'une mise en équation référentielle intratextuelle explicite: on mange du lièvre et du chevreau, donc il est normal de procéder à ce genre de comparaison. Une telle mise en équation atténuée, du moins dans un premier mouvement, la dimension proprement métaphorique des signifiés, éclipsée par la double nécessité de verbaliser une pensée cognitive «difficile» (la couleur du vin) et de l'ancrer contextuellement, de sorte que la vraisemblance sémantico-référentielle et, partant, la pertinence conversationnelle<sup>8</sup> de la réplique, se trouvent conservées. En laissant de côté pour le moment l'articulation des couches présupposées, il convient de rappeler que le recours à des tropes équivaut à la résolution d'un conflit locuteur-objet du discours par l'imaginaire<sup>9</sup>, procédé extrêmement fréquent dans *Que ma joie demeure* où les personnages, cherchant un sens dans ce qui les entoure, ne réussissent à en discerner que par le truchement d'adéquations référentielles compatibles avec leurs compétences linguistiques, idéologiques et cognitives. Par exemple, lorsque Zulma s'approche, en compagnie du cerf, des convives attablés, son apparence problématique est résolue, c'est-à-dire déchiffrée, classée et verbalisée, grâce à une comparaison à grande lisibilité référentielle :

Elle avait la tête penchée de côté, les yeux baissés, la bouche triste. Elle faisait penser à l'amertume des moissons.  
— Ce sont ses cheveux, dit Bobi, ce sont ses cheveux qui sont roux comme du blé.

Il en résulte que l'absence de toute représentation sociolectale directe (prononciation, syntaxe, patois, termes techniques ou agricoles) est pour ainsi dire palliée grâce à ce double travail sur le signifié et sur le référent, de sorte que, moyennant un processus en soi universel (on se sert du langage pour «parler du monde»), des éléments du contexte environnant — campagne, gibier, moisson — se trouvent incorporés dans les répliques, où ils connotent, dans et par le verbal, la «paysanité», soit une compétence discursivo-idéologique précise propre au groupe des paysans, de même qu'un certain rapport au/vision du monde implicitement esquissés par le texte.

8. Voir H. Paul Grice, «Logique et conversation» in *Communications*, 30, 1979, p. 57-72.

9. Voir Marie-Christine D'Unrug, *Analyse de contenu et acte de parole*, Paris, Éditions universitaires, 1974.

On entrevoit mieux comment s'opère la métaphorisation des contenus sans que soit compromise ce qu'on pourrait appeler la «simplicité» lexicale des répliques, qui se traduit par une bivalence signe/référent non ambiguë et un vocabulaire limité, redondant, dès lors commun au groupe: confrontés à un concept ou à un élément conflictuel de leur environnement, les personnages le rattachent tout simplement à du «déjà connu». D'où les équations désormais «naturalisées» du genre: cheveux de Zulma = moisson; vin noir = «vin lièvre»; équations qui se réfèrent non pas à un sociolecte véritable, mais aux *fondements présupposés* de tout sociolecte, réel ou fictif, oral ou écrit, pour autant qu'elles reposent sur une vision du monde homogène au sein de laquelle un consensus est possible par le biais du langage. Cette procédure d'association et d'acceptation cognitives est d'ailleurs explicitée par Bobi vers la fin du repas, lorsqu'il dévoile la composition métaphorique de l'expression (problématique) «Orion-fleur de carotte»:

– Alors je t'ai dit: «Regarde là-haut, Orion-fleur de carotte, un petit paquet d'étoiles». [...] Et si je t'avais dit Orion tout seul, dit Bobi, tu aurais vu les étoiles, pas plus [...]. Et si je t'avais dit: fleur de carotte tout seul, tu aurais vu la fleur de carotte comme tu l'avais déjà vu mille fois sans résultat. Mais je t'ai dit: Orion-fleur de carotte [...]. Alors, tu as vu cette fleur de carotte dans le ciel et le ciel a été fleuri.

Or, il importe de bien distinguer ces effets mimétiques au second degré, déclenchés à partir d'équations référentielles «démystifiantes», de ce que nous avons observé précédemment à propos de la fonction «contextuelle» présente dans bon nombre de répliques et consistant à y insérer des indications non verbales, ou encore des éléments de narrativité que le texte n'explique pas. À cet égard, on peut remarquer que la précision référentielle du lexique, consolidée par quantité de déictiques l'ajustant à une situation conversationnelle qui se dessine à travers les échanges, réduit à l'extrême la nécessité d'interventions diégétiques tout en assurant au dialogal un rôle à la fois descriptif, étayé par la déclinaison paradigmatique implicite d'actions, de gestes et de relations spatio-temporelles que le microtexte inscrit en creux dans le verbal, et narratif, pour autant qu'un tel «vide» actionnel se laisse monnayer en une accélération évidente du récit par rapport à l'histoire. Considérons à cet effet le dialogue que voici, où l'emploi orchestré d'anaphores, de déictiques, d'appellatifs et d'indications référentielles suffit à «décrire» de multiples activités non verbales:

- Je ne la trouve pas, dit [Honoré].
- Quoi?
- La grosse bouteille ronde.
- Elle doit y être, dit Jacquou.
- Elle n'y est pas. [...]
- Laisse voir.
- Où est le cerf? demanda Bobi.



- Il est venu, dit Jourdan, il a mangé son pain. Mais quand il a entendu le bruit, il est sorti par la porte de derrière.
- Barbe! dit Jacquou [...].
- Quoi? répondit Barbe de là-bas dedans.
- Tu as oublié la grosse bouteille ronde?
- Non, répondit Barbe. Il n'y avait plus de place. Je l'ai transvasé dans des livres. Ils y sont. [...]
- C'est ça, dit Honoré, voilà le vin et voilà la blanche. Si on avait regardé on aurait vu.

On notera au passage que l'intercalation d'une seconde dyade conversationnelle concernant le cerf signifie un écoulement temporel sur le plan de l'échange Honoré/Jacquou, où une pause dialogale se trouve «remplie» par du dialogal (les répliques de Bobi et de Jacquou) en soi de nature descriptive, pour autant que se déroulent implicitement les activités de Jacquou, annoncées par «Laisse voir».

## LES ACCIDENTS DE PAROLE

Corollairement à ce conventionnalisme et à cette standardisation linguistiques de surface, le système verbal de *Que ma joie demeure* contient très peu d'accidents de parole<sup>10</sup>, affichant sur ce plan la même sobriété toute littéraire déjà observée sur d'autres, ce qui est d'autant plus étonnant que l'ivresse graduelle qui s'empare des personnages aurait pu être prétexte à l'inscription de maints désordres élocutoires. Considérons toutefois l'extrait qui suit:

- Voilà qu'il va faire le fou, dit Barbe. [...].
- Il n'y a pas de fou, dit Carle. Il ne savait plus exactement ce qu'il voulait dire ni ce qu'il disait. [...] Il voulait dire qu'un étalon au chanfrein en feuille d'iris c'était fait pour galoper ventre à terre dans le monde et faire danser les hommes avec le tambour de sa galopade.
- Oui, mais..., dit Barbe.
- Vous êtes trop vieille, dit-il. [...] Sauf le respect, [...] je veux dire – il dressa son doigt en l'air – donne à boire.

Nous avons manifestement affaire ici à des répliques mal enchaînées, à la fois sur le plan du déroulement conversationnel et sur celui de la syntaxe proprement phrastique. Si la première réplique de Carle maintient des liens conversationnels avec l'énoncé de Barbe grâce à une reprise lexicale («fou»), elle s'avère néanmoins problématique du fait qu'elle semble en réfuter non pas tant le contenu posé, lequel préfigure deux enchaînements alternatifs (oui/non; il va/ne va pas faire le fou), qu'un de ses présupposés. En admettant que ces derniers

10. Par «accidents de parole» nous entendons tout ce qui a trait aux «ratés» de la communication (bafouillages, interruptions, silences, hésitations, accaparement de la parole, etc.) qu'un auteur soucieux du «bien écrire» évite habituellement, mais qui, lorsqu'ils sont exploités, s'avèrent être une source de puissants effets de réel dialogal.

s'articulent approximativement comme suit: «Il ne faisait pas le fou jusqu'ici» et «il existe des fous», la réplique de Carle les remet tous deux en question et provoque la réponse dès lors inévitable de Barbe qui, pour être embryonnaire, n'en contient pas moins une charge argumentative et atteste le caractère polémique, agressif, de tout embrayage conversationnel à partir des présupposés.

En ce qui a trait aux accidents dialogaux liés à l'accaparement de la parole<sup>11</sup>, si les personnages réussissent à tour de rôle à faire prévaloir une compétence précise (savoir faire du feu, cuire un lièvre, etc.) qui confirme leur supériorité provisoire et leur donne droit à une parole particulière, seul Bobi parvient à négocier un véritable contrat discursif où sont explicitées les «règles» à respecter:

- Et moi je parle, dit Bobi, si vous voulez seulement m'écouter un peu. [...] Maintenant écoutez-moi et ne faites pas de bruit. Je vais parler à Jourdan. Nous avons une langue particulière tous les deux. Écoutez-nous, vous allez voir. On dirait que c'est la comédie, mais c'est de ça que tout sortira. Car, avant que je commence avec Jourdan, vous êtes bien d'accord? [...] Vous attendez bien que quelque chose sorte?
- Oui, dit Jacquou.

Suit l'échange de Bobi et Jourdan. Or, comparons cet extrait avec le passage que voici:

- Il y a trois semaines, dit Jacquou, nous avons enterré l'oncle Silve...
- Alors il y eut un peu de silence et, pendant que Jacquou reprenait haleine pour discuter fort et longtemps:
- La vérité, dit Bobi, c'est que nous avons besoin de joie.
- Voilà, dit Jacquou.

– passage qui se trouve normalisé à la fois au niveau des enchaînements dialogaux (la pause de Jacquou est sentie comme un lieu de transition conversationnel légitime, d'où le changement non problématique de locuteur<sup>12</sup>) et au niveau de la cohérence actantielle et illocutoire, dans la mesure où le lent glissement des rapports de force (voir *infra*), amorcé lors de l'arrivée de Bobi au plateau, se cristallise et se concrétise

11. Dans toute conversation quotidienne, les sujets parlants peuvent prendre la parole à tour de rôle, ce qui constitue une des propriétés de base de ce type d'échange. S'il arrive que l'un des dialoguants accapare la parole, ceci est senti, en règle générale, comme une infraction aux règles conversationnelles tacites et peut entraîner des sanctions, à moins que le dialoguant ait négocié au préalable son droit à une réplique plus longue (ex.: «Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé ce matin...»).

12. Voir Patricia Brotherton, «Speaking and Not Speaking: Processes for Translating Ideas into Speech» in A. Siegman and S. Feldstein (éd.), *Of Speech and Time*, Hillside N.J., Lawrence Erlbaum Ass., 1979, p. 179-209. Brotherton décrit les différents types de pauses susceptibles de ponctuer une réplique donnée, dont certaines constituent un «lieu de transition», c'est-à-dire qu'elles signifient que l'interlocuteur peut intervenir à ce point précis de la réplique en cours. Il s'agit d'un moyen très fréquent de «passer» la parole à autrui.

au cours du repas de sorte que le dire de Jacquou, «patriarche» des convives, est annulé au profit des paroles de Bobi, désormais «celui qu'on écoute».

Parmi les autres accidents de la scène du repas, deux seulement nous retiendront ici : l'interruption et le manque de compréhension. Soit le passage suivant :

- On le gardera, dit Jourdan, Écoute, là-bas derrière...
- Je reviens, cria Honoré qui amenait la jument et la charrette. Préparez le couteau.
- Va là-bas derrière près de l'ancienne étable et apporte des pierres ici, on va faire un foyer.

Si, dans cet extrait, il s'agit *a priori* d'une interruption, signalée par les points de suspension, ce qu'il importe de souligner, c'est que celle-ci représente moins un accident de parole authentique qu'un procédé tout romanesque visant à capter une simultanéité dialogale, et, partant, une simultanéité actionnelle connotée. En effet, le manque flagrant d'interruptions véritables, «normales», dans *Que ma joie demeure* semble indiquer que Giono s'en sert comme d'une technique plus spécifiquement artistique dont les effets mimétiques sont à nouveau indirects : il s'agirait moins de reproduire le phénomène qui consiste à «couper la parole» de l'autre que de la récupération implicite d'une certaine densité conversationnelle et/ou actionnelle que le parlé écrit est incapable de rendre. Cette «inauthenticité» de l'interruption chez Giono est encore plus évidente dans l'extrait qui suit, compte tenu de sa dimension tant soit peu merveilleuse : non seulement Bobi est «interrompu» par un animal, mais cette «interruption» est préparée par la formule «conte de fée» qui la précède :

- Ça n'arrêterait plus rien maintenant, dit Bobi. Écoutez tous les deux : il y avait une fois, dit-il en dressant la main en l'air...
- On gratta à la porte du couloir. [...] Un coup ébranla la porte. Bobi alla ouvrir. C'était le cerf.

Or, il est primordial de souligner que cet «accident» constitue la première d'une série d'infractions conversationnelles provoquées d'une manière ou d'une autre par le cerf, dès lors doté d'une faculté interactionnelle potentiellement «verbale». Sans entrer ici dans les détails, disons en anticipant que se forme à partir de cette «interruption» une isotopie qui traversera toute la suite du texte, en se précisant et se consolidant au fur et à mesure que se révèle sa fonction discursivo-idéologique; isotopie donc d'emblée «langagière», bien que dénaturée à l'égard des normes verbales extratextuelles (les animaux ne «parlent» pas). C'est justement cette «impertinence irréaliste» que l'univers de l'œuvre s'efforcera de réduire à la fois sur les plans idéologiques et conversationnel, moyennant une restructuration des présupposés pour que soit «corrigée» l'in vraisemblance d'un tel phénomène dialogal. Car, on le sait, bafouer la maxime de la relation requiert un réagen-

cement des lignes de cohérence discursives<sup>13</sup>, si bien que, de simple accident de parole, de connotateur de mimésis dialogale des plus communs, cette interruption devient partie intégrante du système présuppositionnel du roman, en raison d'abord des calculs inférentiels nécessaires à la normalisation intratextuelle de surface d'une telle isotopie. En d'autres termes, si le potentiel dialogal du cerf ressortit au merveilleux, le texte s'acharne à résorber les déviations (qui, soit dit au passage, portent atteinte au genre : «*Que ma joie demeure* n'est pas un récit merveilleux) selon une stratégie de type strictement conversationnel : la pertinence (la «vérité») de cet «interruption» doit se trouver ailleurs. On commence ainsi à entrevoir la spécificité du système verbal gionien, où s'accumulent des effets de réel implicites, engendrés par des procédés scripturaux, linguistiques et conversationnels tout à fait conventionnels, voire «littéraires», que le travail textuel naturalise en mettant au jour les liens présuppositionnels qu'ils entretiennent avec le système pragmatico-linguistique hors-textuel.

Enfin, l'exemple d'accident de parole qui suit nous intéresse dans la mesure où il s'agit d'un dysfonctionnement conversationnel (le manque de compréhension) qui participe à une série de méprises semblables, déjà bien développées par le texte lorsque commence la scène du repas, et qui revêt, de par son caractère ouvertement itératif, paradigmatique, un rôle descriptif à valeur temporelle dilatée<sup>14</sup> :

- Et maintenant, dit Bobi, le voilà qui essaie de parler avec la grande langue.
- Pardon? dit Jourdan.
- Oh! il a trouvé, dit Bobi. Il parle de loin. Il souffle dans son clairon. Il dit très exactement ce qu'il veut.
- Et qu'est-ce qu'il veut? dit Jourdan.
- Comme nous autres, dit Bobi. Il en a assez. Voilà ce qu'il dit.

Effectivement, les deux premiers chapitres du roman contiennent sept occurrences de ce même accident, structurellement identiques, c'est-à-dire basées sur une matrice dialogale invariable (remarque problématique questions réponse) qu'actualisent les mêmes personnages dont les rôles dialogaux (du questionneur/questionné) restent également

13. Grice a montré que quand on bafoue l'une des quatre maximes conversationnelles normalement en vigueur dans un échange, l'interlocuteur s'efforce, selon des procédures implicitationnelles, de rétablir la pertinence dès lors problématique de la réplique.

14. Si le dialogue romanesque, défini comme scène, assure conventionnellement un isomorphisme temporel entre l'histoire et le récit, alors que la description et la narration sont respectivement au-delà et en-deçà du temps de l'histoire, il n'en reste pas moins que le dialogal peut, moyennant des modifications structurales, incorporer des éléments temporels inhérents à la description (débordement du temps de l'histoire) ou à la narration (rétrécissement du temps de l'histoire). On a affaire à des anomalies (ou achronies) dialogales qui, affectant l'ordre, la fréquence et/ou la durée des répliques, les dotent d'une valeur soit descriptive soit narrative. Voir notre ouvrage, *op. cit.*, chapitre 4.

fixes. Tout se passe comme si le manque de compréhension dérivait d'une inaptitude de la part de Jourdan à effectuer les réductions implicitationnelles indispensables à la pertinence de l'énoncé proféré par Bobi — ce qui est d'ailleurs confirmé par le fait que Bobi est obligé d'en expliquer les correspondances obscures et, ce faisant, de réaliser lui-même le rétablissement des réseaux pertinents. On reconnaît ici un avatar du fonctionnement référentiel déjà examiné: si, dans le discours de Jourdan sur le vin, la métaphorisation résulte d'un travail analogique d'ordre déictique (le vin = la poix = le lièvre), les métaphores de Bobi, en revanche, ne suivent pas les mêmes procédures associatives, pour autant que le comparant, en raison de son aspect conceptuel, est absent. Il s'ensuit qu'on a de nouveau affaire à la récupération par l'implicite d'une isotopie sociolectale, avec ceci en plus que se dessine un décalage compétenciel entre le savoir dire de Bobi et celui de Jourdan — ce que visent à signaler, précisément, les récurrences fréquentes paraissant au cours des deux premiers chapitres. C'est ainsi que ces échanges débordent de nouveau leur cadre syntaxique ponctuel, tandis que le dysfonctionnement initial se trouve éclipsé en faveur d'un sens second qui, signifiant surtout au niveau des rapports de place, entérine le rôle dialogal de pédagogue peu à peu attribué à Bobi, comme nous le verrons, par les paysans.

Mais ce n'est pas tout. Il convient de souligner, à la suite de Ph. Hamon, l'aspect remémoratif des «effets de liste», dont le caractère paradigmatique réside en ce que chaque élément d'une «liste» donnée, pris séparément, renvoie au tout. Il en résulte un phénomène d'expansion temporelle — chaque occurrence «s'imbibe» de l'ailleurs spatio-temporel de la précédente — accompagné d'un processus de dépragmatisation partielle dans la mesure où cet amalgame des occurrences les délie de tout ancrage contextuel univoque. Dès lors, ces échanges finissent par se relayer à peu près indifféremment au sein du paradigme à la manière d'autant d'échos énonciatifs: quel qu'en soit l'investissement sémantique dénotatif («Orion-fleur de carotte», «parler avec la grande langue»), l'immutabilité des rôles illocutoires en opère l'uniformisation pour autant que sont systématiquement signalés le déphasage compétenciel et le transfert par le dire d'un élément cognitif. À la limite, on pourrait avancer que ce paradigme joue un rôle métaphorique, voire même de mise en abyme discursive, grâce, justement, à ses propriétés descriptives, et se présente par là comme facteur de programmation textuelle. Bien que nous revenions plus loin sur cet aspect du système verbal gionien, précisons que ce couplage Q/R représente la structure embryonnaire de l'œuvre globale: les personnages du plateau cherchent quelque chose (Q) que Bobi veut/doit/sait/peut leur apporter (R). Enfin, ce n'est sans doute pas un hasard si, pendant la scène du repas, l'isotopie nouvellement amorcée, celle de la légitimation du cerf comme interlocuteur potentiel, remplace celle, déjà ancienne, des échanges itératifs entre Jourdan et Bobi. Le repas constitue donc un «tournant» au niveau des organisations dialogales: la compétence

compétence discursivo-idéologique faisant défaut à Jourdan (et aux autres) est désormais en voie d'amélioration.

S'offrant moins comme effets mimétiques dénotatifs que comme facteurs de normalisation implicitationnelle, ces méprises dialogales sont immédiatement récupérées au niveau des réseaux présuppositionnels généraux de l'œuvre, qui leur attribuent une fonction et une signification en les réintégrant dans le moment diégétique ponctuel. C'est ainsi que se révèle clairement ce double mouvement de tout dialogue romanesque : nécessitant, dans un premier temps, une adéquation vis-à-vis du référent extratextuel, les répliques actérielles nécessitent, dans un deuxième temps, une légitimation relativement au référent intratextuel pour autant qu'elles doivent se conformer à la visée esthético-idéologique du texte. À partir, donc, de l'étude stylistique des choix linguistiques et conversationnels microtextuels, il est possible de poser les premiers jalons pour l'analyse du «code» dialogal mis en place par l'univers de discours de l'œuvre, selon une série de tris réalisés parmi les éléments du verbal réel dès lors soumis au triple travail des codes fictionnel, narratif et idéologique immanents au récit.

#### DÉFORMATIONS DIALOGALES ET PRÉSENCE NARRATORIALE

L'examen des accidents de parole nous conduit logiquement à l'étude des déformations dialogales. Effectivement, dans le cas particulier de *Que ma joie demeure*, où de tels accidents sont susceptibles de provoquer des distorsions temporelles primordiales, il est parfois malaisé de différencier les deux classes de phénomènes qui reçoivent leur dynamisme non seulement des effets de réel qu'ils suscitent, mais aussi du système discursif et idéologique dont ils sont tributaires.

S'efforçant de reproduire les imbrications et les enchevêtrements de plusieurs dialogues ayant lieu simultanément, Giono a recours à des techniques variées qui, si elles visent des effets mimétiques au premier degré, finissent par troubler les rapports chronologiques entre le récit et l'histoire. Tout d'abord, on constatera l'enchâssement de bribes de conversations menées par des interlocuteurs différents :

– Je vais chercher le couteau, dit Bobi, et voir si Marthe a besoin que je l'aide.

– Voilà, dit Jourdan en tapant sur l'épaule de Jacquou. Tu ne t'imagines pas ce que je suis heureux.

– Oui, dit Jacquou, il faudra que je te parle, justement.

– Marthe, dit Bobi, il me faudra un couteau pointu.

– Ah! le voilà, dit M<sup>me</sup> Hélène. Je ne l'avais pas encore vu cet homme. Vous m'en avez parlé, mais il vaut mieux le voir. Il n'est pas vieux, du tout. [...]

– Fouille dans le tiroir, dit Marthe, il doit y en avoir un.

On a déjà commenté la nature «actionnelle» de ce genre de passage; ce qu'il faut voir maintenant, ce sont les chevauchements dyadiques

qui, tout en déclenchant des interférences chronologiques, frôlent, à la limite, l'anomalie énonciative. Ainsi, s'il est possible, en règle générale, de reconstruire les dyades conversationnelles (Marthe-Bobi, Jourdan-Jacquou), ceci n'est pas toujours le cas : on ne connaît pas, *a priori*, l'interlocuteur de M<sup>me</sup> Hélène, tandis que Bobi, dans sa première réplique, s'adresse indifféremment aux hommes. Prenant donc place parmi les effets de réel dialogal les plus souvent exploités par le texte, cette technique de mosaïque conversationnelle se révèle apte à servir de dispositif de retardement dialogal, ce qui revêt une importance particulière au niveau de l'économie discursive. Comparons ces deux extraits :

- Moi, dit Randoulet en prenant Bobi aux épaules, je te dis la vérité : je suis venu voir ton cerf.
- Ne mélangeons rien, dit Bobi. Maintenant c'est le temps de cuire. Le reste viendra.
- Ah ! dit Randoulet [à Bobi], il faudra que je te parle longuement. Le cerf m'a donné des idées, j'ai réfléchi à des choses sur les moutons, sur les bêtes, sur la terre, mon pâturage, mon herbe, enfin tu verras.
- Ce que vous devriez faire, dit Jacquou, c'est dresser une table. Là dehors ça va être à l'ombre, on sera bien.
- C'est prêt dans combien de temps ?

En effet, outre l'enchevêtrement conversationnel du deuxième passage, on trouve un accident de parole (Bobi n'enchaîne pas sur la réplique de Randoulet) qui est néanmoins légitimé par un réglage discursif explicite au préalable (le premier extrait), si bien que, d'un côté, l'absence de réponse de la part de Bobi ne s'attire pas de sanction et que, de l'autre, on a affaire à une réplique à valeur paradigmatique qui signale, de ce fait, une dilatation temporelle. Reposant à la fois sur un accident de parole et une (amorçe d') anomalie chronologique, la temporalité tant soit peu dilatée du deuxième passage devient signifiante : il s'agit de différer la réponse de Bobi, pour des raisons de cohérence textuelle.

À partir de ces occurrences conversationnelles enchevêtrées, il est tout naturel que Giono pousse la technique encore plus loin pour aboutir non seulement à des effets d'a-chronie patents, mais aussi à l'élimination complète des interlocuteurs : il s'agit d'une forme de réplique qui, contextualisée au niveau spatio-temporel, ne l'est plus au niveau énonciatif. Soit l'extrait suivant, où l'arrivée du cerf provoque l'étonnement général, lequel se traduit par une suite de paroles partiellement dépragmatisées car non assumées par un locuteur identifiable :

- Regardez-le !
- Il est fier comme un riche.
- Il ne nous voit pas.
- Il nous voit mais il s'en fout.
- Son œil reflète.

Contribuant à évoquer la simultanéité des répliques en même temps que la rapidité de leur débit, cette technique d'anonymat énonciateur

débouche à son tour sur la représentation d'une « parole commune », pouvant ou non être étayée par les incises, du genre :

Les femmes crièrent :

– Rentrez, fous que vous êtes! [...] Venez!

– Non, dirent les hommes, et alors, quoi!...

où la durée est inférieure à celle de l'histoire, ce qui corrobore l'illusion de vitesse conversationnelle, et où subsistent encore un squelette illocutoire et une orientation communicative généralisée. Une variante également préconisée par Giono, marquée par des distorsions chronologiques de nature fréquentative et durative qu'accompagnent des anomalies énonciatives (escamotage des interlocuteurs), consiste dans la parole/ résumée, à forte valeur narrative (en raison des condensations dialogales) et descriptive (à cause de sa nature explicitement itérative) :

Ce fut Honoré qui servit le lièvre. Il y tenait. Il disait :

– Il vous faut un peu de ci et un peu de ça!

On disait :

– J'en ai assez.

Il disait :

– Non, si vous n'avez pas ça, vous voyez cette petite chose – il la prenait du bout de la fourchette et il la déposait dans l'assiette – si vous n'avez pas cette petite chose le lièvre n'est rien.

Comme dans la majorité des cas de paroles itératives, la signalisation de son caractère récurrent est obligatoirement assurée par la diégèse (ici : les verbes à l'imparfait), ce qui nécessite un embrayage constant entre le verbal et le non-verbal. Toutefois, l'aspect déviant de cet échange réside moins dans son aménagement temporel que dans les tronçures énonciatives, représentées par les omissions interlocutives et l'indifférenciation des locuteurs, à l'unique exception d'Honoré. De plus, il convient de souligner que seule l'appartenance à une même isotopie de pertinence garantit la réduction d'une pluralité dialogale en un échange indifférencié qui contient la totalité des réseaux sémantico-pragmatiques. En nous référant de nouveau à l'isotopie sociolectale connotée qui traverse horizontalement l'œuvre, on pourrait suggérer que la possibilité même de ces paroles/ résumées en est dépendante, pour autant que seraient évoquées la solidarité et l'homogénéité sociales des paysans, identifiables grâce à un discours unique. Or, ceci n'exclut ni l'affichage d'insignes individuels ni la conservation d'indicateurs de rapports de force qui en dérivent : de même que le savoir-faire particulier d'Honoré (préparer un lièvre) lui permet d'effectuer des actes d'autorité langagiers auxquels les personnages se plient, de même les rapports de force exprimés dans l'extrait suivant découlent de l'invariable illocutoire (provisoire) : « Jacquou est en droit de commander aux autres » :

Jacquou avait réussi à mater le feu, à mater la broche qui tournait rond, à mater les femmes (elles étaient retournées à la cuisine), à mater les hommes (il leur disait : « Arrose le lard » – ils cueillaient



le jus dans la lèche-frite et ils arrosaient le lard —, il leur disait: «Au bois» — ils allaient chercher du bois. [...]).

Il n'en reste pas moins que, malgré la présence d'une telle différenciation pragmatico-linguistique superficielle grâce à laquelle chaque acteur possède une parole type<sup>15</sup> spécifique et une identité reconnaissable, la nature des charges implicites engendrées par ces anomalies énonciatives nous autorise à postuler l'existence, au niveau immanent, d'un programme discursif simple auquel on accède à partir d'un travail de réduction et de nivellement énonciatifs:

NIVEAU MICROTExTUEL (dénotatif)		NIVEAU IMMANENT (connoté)
discours des → individus (ex: «dit Jourdan»)	discours des hommes/des femmes → (ex: «dirent les femmes»)	discours des paysans

C'est précisément cette aptitude des répliques à refléter la dimension discursivo-idéologique univoque immanente qui sous-tend, comme on le verra, la tendance progressive vers la monologisation. On comprend dès lors sans difficulté que ces anomalies atteignent leur paroxysme dans les passages comme celui-ci:

On mangeait, on buvait, on mâchait sans parler avec seulement le bruit des dents, de la langue, de l'assiette, de la fourchette, du couteau, avec parfois seulement un mot:

«Du pain»

ou:

«Attention!»

Entièrement dépragmatisées et a-chroniques, reléguées au niveau de la description pure à cause de l'a-temporalité maximale qui les caractérise, ces paroles renvoient sans ambages à une configuration dialogale unique.

En admettant que toute réorganisation du système dialogal extra-textuel ressortit non seulement aux possibilités offertes par le code scriptural, mais aussi à une manipulation narrative patente permise par le code narratif, il faut néanmoins préciser que le narrateur de *Que ma joie demeure*, de type hétérodiégétique auctorial à perception théoriquement illimitée, assume un rôle essentiellement neutre dans la présentation des paroles actuelles directes. La sobriété des incises, due à leur valeur illocutoire généralisante et ambiguë d'où est bannie toute tentative d'interprétation narrative ouverte; la restriction des discours attributifs<sup>16</sup> aux seuls mimo-gestuel et paralinguistique, au détri-

15. Par «parole type» nous entendons le paradigme des actes illocutoires et des éléments logico-linguistiques attribué à un personnage donné.

16. Si les incises (dit/menaça/demanda-t-il) servent normalement à préciser la valeur illocutoire des répliques, le discours attributif (dit-il d'une voix enrouée en haussant les épaules) leur restitue d'autres éléments paralinguistiques.

ment de notations d'ordre «psy-», socioculturel ou idéologique explicites; la pénurie quantitative des anomalies énonciatives et, enfin, les effets d'enchevêtrement conversationnel qui cautionnent une simultanéité dialogale où aucun couple dialoguant n'est privilégié tant que les rapports proxémiques ne créent pas de divisions spatiales<sup>17</sup>; tout ceci signale la «neutralité» narratoriale et, partant, «l'objectivité» des dialogues que le narrateur se contente d'enregistrer. Seuls quelques rares passages, qu'aucune anomalie énonciative ou temporelle ne caractérise par ailleurs, révèlent de manière directe la présence du narrateur dans la mesure où la ligne de démarcation entre une parole «réelle» prononcée et la diégèse (discours indirect ou commentaire narratorial) s'avère soudainement problématique. Le résultat en est une focalisation narratoriale inhabituelle, laquelle déclenche toutefois un effet mimétique de concomitance parole/pensée:

Ne plus être tracassé par le désir de gagner, se dit Bobi. [...] Aller dans la vie l'aventure. [...] Car, se dit-il en s'essuyant la bouche – et il s'aperçoit que, peut-être, il pensait à haute voix – Il serra les lèvres. – Car, j'en sais plus qu'eux tous. Je sais mieux. Ils ne savent pas et c'est pour ça qu'ils étaient tristes.  
– On se demande, dit Jourdan, pourquoi il s'est tué. Il pensait qu'on n'avait guère vu clair jusqu'à présent.  
– On ne voyait pas clair devant soi, dit-il encore.

Or, ce qu'il faut bien voir, c'est que ces quelques manifestations micro-textuelles explicites de la fonction de contrôle traditionnellement accordée au narrateur hétérodiégétique, où les répliques se trouvent reliées à un autre plan de la conscience (et de la narration), ne troublent que légèrement la neutralité narratoriale affichée par ailleurs. Mieux, cette concomitance parole/pensée ainsi démasquée semble atténuer à son tour la présence du narrateur grâce à un processus logique de cause à effet qui naturalise la brusque apparition de la pensée (et de la présence narratoriale). Quant aux réaménagements énonciatifs et temporels, qui relèvent d'un travail narratorial somme toute plus subtil destiné, à un premier niveau, à susciter des effets de réel dialogal des plus plausibles (impression de rapidité et de simultanéité conversationnelles; autonomie et «authenticité» du dire actoriel par rapport au discours du narrateur) et, à un deuxième niveau, à renforcer l'élaboration d'isotopies sociolectales et idéologiques implicites (mise en place d'une «manière de parler du monde» homogène), ces réaménagements témoignent avant tout de la façon dont le code narratif, s'emparant des unités du code oral déjà réorganisées et redistribuées par le code scriptural, les intègre dans la visée idéologique globale de l'œuvre. En d'autres termes, fonctionnant à la manière d'un leurre, la prétendue neutralité du narrateur, de même que le conventionnalisme tout

17. Ce qui arrive, par exemple, quand Bobi et Aurore se trouvent seuls dans le hangar; éloignement spatial réclamant une focalisation provisoire.

«littéraire» des répliques, n'ont plus cours sur le plan immanent du récit, où se laisse discerner la nature de cette isotopie sociolectale, tributaire d'un parti pris et d'un travail narratoires indiscutables.

## L'ILLOCUTOIRE

En dernier lieu, il importe de se pencher sur l'illocutoire, point de rencontre des présupposés linguistiques et idéologiques réels et fictifs dont le comportement romanesque dépend non pas tant de la problématique de la transposition du parlé au moyen de l'écrit, que des restrictions – voire des déformations – imposées à la représentation du parlé par le fonctionnement idéologique du texte. Si donc, dans un premier temps, nous pouvons déceler des homologies frappantes entre l'illocutoire fictif et l'illocutoire réel, il s'agit d'appréhender, dans un deuxième temps, jusqu'à quel point l'idéologie textuelle influe sur la distribution actorielle des actes de langage, sur l'organisation des programmes dialogaux immanents<sup>18</sup> et sur les investissements illocutoires de surface. C'est ainsi que nous serons mieux en mesure de cerner le processus graduel de monologisation évoqué plus haut, fondé sur la mise en place de scénarios dialogaux stables du type maître/disciple, de même que l'importance de cette isotopie sociolectale implicite qui, on l'a dit, est engendrée avant tout par la manière dont les codes typographique, stylistique, linguistique et conversationnel sont exploités par l'auteur.

Dans *Que ma joie demeure* on distingue *a priori* trois catégories illocutoires principales, à savoir les actes d'assertion, de requête et d'autorité, bien qu'il soit possible de repérer, dispersés dans la scène du repas, les actes d'évaluer, de s'engager, de stipuler et d'indiquer l'attitude du locuteur<sup>19</sup>. Or, c'est sans conteste l'acte d'autorité qui s'avère le plus «normatif» au sein de l'économie dialogale, si l'on considère qu'il est non seulement à la portée de tous les personnages, mais qu'il est aussi systématiquement réussi :

- Travaille, dit le garçon, au lieu de parler, moi je porte du bois. Va chercher du bois toi aussi.
- Attendez, dit Barbe, moi je suis vieille. Votre lièvre est très échauffant. Je le connais Honoré. Donnez-moi des os.

On voit donc se dessiner de la sorte, outre des indications précieuses concernant les activités des personnages, un réseau de rapports de force jamais irréversibles en raison de la non-exclusivité de l'acte d'autorité,

18. «Programme dialogal», calqué sur «programme narratif» (Greimas), implique une transformation proprement dialogale. Par exemple, tel actant perd/acquiert telle ou telle modalité du dire, comme le savoir ou le devoir ordonner, ou encore la possibilité de réaliser tel ou tel acte de langage, définissable en tant qu'objet du désir.

19. Ce classement des actes illocutoires a été établi par Bruce Fraser, «Hedged Performatives» in *Syntax and Semantics*, 3, 1975, p. 187-210.

mais qui sont susceptibles de signaler la supériorité provisoire d'un personnage sur un autre, tout en se présentant comme source de réalisme caractériel microtextuel. Notons, cependant, que la normalité, sinon la banalité des couplages ordre/obéissance sont en quelque sorte conjurées par la présence de deux facteurs textuels non sans importance: d'une part, l'élément «obéissance» n'est que rarement explicite, si bien que nous avons de nouveau affaire à l'inscription en creux d'unités diégétiques dans le dialogal, et, de l'autre, la diégèse fournit à certains endroits des gloses métadialogales destinées à nuancer les rapports de force ainsi tissés, du genre:

- Venez, dit Joséphine à Bobi. [...] Attrapez-moi la bassine là-haut vous qui êtes grand.
- Elle le commandait et il l'obéissait. Ce n'était guère la peine de se réchauffer les pieds à l'âtre. Cependant, Aurore resta sans bouger. C'était bon de lui obéir quand même.

Si, comme nous l'avons vu, ces attributions successives de l'acte d'autorité à la quasi totalité des personnages coïncident avec un savoir-faire particulier à chaque actant (ainsi Honoré qui sait cuire un lièvre) qui lui octroie momentanément le droit de commander à autrui, on remarquera que cette transférabilité de l'acte d'autorité finit par prévenir tout déséquilibre prolongé du principe de parité<sup>20</sup>. Prédicat illocutoire mobile, la distribution égalitaire du droit de commander et de la nécessité jamais contestée d'obéir renvoie dans un deuxième moment à une parité générale au second degré: aucun personnage ne saurait dominer les autres. Nouvelle indication, toujours connotée, de la solidarité des paysans et de la non-différenciation des programmes illocutoires immuables, on aurait affaire à autant de variations sur un «thème» dialogal invariable, à autant de déclinaisons paradigmatiques d'un même énoncé d'état ( $S \wedge O$ ), où l'objet est d'ordre illocutoire.

L'acte illocutoire de requête, également à la portée de tous, prend le plus souvent la forme d'une véritable demande d'information, c'est-à-dire se présente, en règle générale, comme le désir de connaître un état de choses que l'on ignore (nous y reviendrons), ce qui témoigne d'une «dépendance» provisoire d'un personnage sur un autre; dépendance de nature non plus actionnelle mais cognitive, instaurée dans et par le dialogal:

- C'est vous qui avez amené le cerf? demanda Aurore.
- Tu l'as farci? demanda Jacquou à Honoré en montrant le lièvre.
- Oui.
- Avec quoi?

20. Voir Colin Good, «Language as Social Activity: Negotiating Conversation» in *Journal of Pragmatics*, 3, 1979, p. 151-167. En théorie, toute conversation familière quotidienne présuppose une parité sur le plan des rapports de force que l'acte d'autorité est néanmoins susceptible de déstabiliser.

– Le fressure de chevreau, une moitié d'andouillette et le hachis, dit le fils Carle.

Il existe cependant une autre forme de requête, consistant à poser une question dont on connaît déjà la réponse, et où se profilent des rapports de force d'une nature spécifique. Il s'agit, bien entendu, de l'interrogation «didactique» qui vise à amener son interlocuteur à fournir la réponse préfigurée dans l'interrogation, et qui relève par là d'une tactique dialogale précise. Dans l'extrait suivant, le caractère argumentatif des questions posées par Bobi – ce type d'acte de requête, contrairement au précédent, fait partie de la seule compétence de Bobi – provient de ce qu'elles restreignent, au fur et à mesure que l'entretien évolue, les possibles de continuation dialogale offerts conversationnellement à Jourdan : si les présupposés aménagés par Bobi ne sont jamais remis en question, celui-ci ré-embraie à chaque fois sur une des implications logiques contenues dans les réponses de Jourdan, non seulement pour en réduire toute latitude interprétative due à une polysémie potentielle, mais aussi pour en orienter la direction positive ou négative. C'est dans ce sens que la réplique en oui/non, déjà limitée à une seule des possibilités, se trouve contenue dans les questions de Bobi :

– Oui, dit Jourdan, je veux acheter les biches, moi. Je n'ai besoin de personne.

– Pour acheter tu veux dire?

– Oui.

– Question d'argent tu veux dire? Tu veux dire que tu as assez d'argent pour acheter les biches, c'est ça? [...]

– Oui.

– Autrement dit, tu veux être le propriétaire? [...]

– Non.

– Alors quoi?

– Le cerf est à moi, je veux que les biches soient à moi.

– C'est ce que je dis. Seulement le mot propriétaire ça ne te paraît pas très juste pour tout ça.

– Non, c'est pas juste.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que cet échange suit immédiatement la demande d'accaparement de la parole effectuée par Bobi, et fait en conséquence partie du contrat négocié avec les auditeurs. Est ainsi créée, outre un dénivellement entre les compétences dialogales de Bobi et celles des paysans, une espèce de conversation objectivée que l'on «donne» aux auditeurs en échange du droit prolongé à la parole. C'est bien entendu cet aspect didactique des couplages Q/R qui établit peu à peu la supériorité énonciative de Bobi, laquelle se détache en se différenciant du discours collectif, monologique, des paysans, dont elle renforce *a contrario* l'homogénéité ainsi que la dimension sociolectale<sup>21</sup>. Explicitement valorisée par le texte, la fonction didactique des paroles

21. À cet égard, il ne faut pas oublier que Bobi est celui qui «vient d'ailleurs» et qui ne fait donc pas partie intégrante de la communauté du plateau.

de Bobi constitue la spécificité de ces dernières, et fait coïncider avec le parcours dialogal synchrone des paysans un programme dialogal divergent.

Nous avons vu que l'acte de requête, contrairement à l'acte d'autorité, n'est pas toujours réussi – que ce soit à cause d'un accident de parole « déguisé » en réponse différée, ou que la réponse effective soit insatisfaisante. Ainsi, à la demande suivante de Jacquou, Jourdan oppose un acte illocutoire d'engagement qui constitue, selon Grice, un refus de jouer le jeu :

- Tu as semé des fleurs?
- Je t'expliquerai, dit Jourdan.

Un exemple extrême de la réponse différée, combinée avec un accident de parole récurrent, se présente lorsque Zulma reste muette en face des interrogations multiples effectuées par des locuteurs différents. Or, insistons sur le fait que ce genre de question ne demeure pas sans réplique: Jacquou finira par comprendre pourquoi Jourdan a semé des fleurs (bien que leur conversation ne soit pas transcrite: « Jourdan maintenant s'était penché sur Jacquou et il devait lui expliquer cette chose-là, car il lui montrait le ciel, et puis il faisait un signe avec sa main: un rond, en faisant toucher son index et son pouce<sup>22</sup> »), et Zulma répondra enfin à Joséphine :

- Quand je suis avec [le cerf], dit-elle, je ne parle pas. J'écoute.

Ressortissant à une stratégie narratoriale de retardement des plus discrètes, conforme aux exigences de l'idéologie de l'œuvre en ce sens que l'interlocuteur ne détient pas encore la compétence cognitive et dialogale requise pour comprendre la véritable réponse, la réponse différée constitue un bel exemple du conditionnement textuel de l'illocutoire. Corollairement, on voit se dessiner de véritables programmes dialogaux virtuels, axés sur le désir d'obtenir une réponse.

Également accessibles à tous les personnages, du moins en principe, les actes d'assertion représentent la troisième catégorie illocutoire à être largement exploitée par la logique dialogale de *Que ma joie demeure*. Or, en raison de leur tendance à se surcharger d'associations métaphoriques (cf. *supra*), on assiste à un certain nombre de restrictions ayant trait au genre d'assertion qu'un acteur est apte à exécuter. Ainsi, il importe de distinguer au moins deux types d'assertions: celles qui sont plus spécifiquement d'ordre déictique, c'est-à-dire où prime la fonction référentielle et dont les conditions de vérité sont en rapport direct avec la situation immédiate (le repas, le temps); et celles dont les conditions

22. Cet extrait constitue une des très rares occasions où la vision illimitée du narrateur hétérodiégétique lui fait défaut, ce qui renforce, paradoxalement, le rôle d'observateur neutre et objectif qu'il s'est accordé: n'ayant pas « entendu » l'échange, il n'a pas pu le retranscrire. Ceci explique la présence, également fort rare, de modalisateurs de doute.

de vérité se révèlent davantage problématiques en raison de leur haut degré de conceptualisation, voire leur métaphorisation, et qui, par là, nécessitent tout d'abord une espèce d'apprentissage cognitivo-dialogal de la part de l'acteur. Dans ce cas, la possibilité d'affirmer est souvent liée à l'obtention préalable d'une réponse à une demande d'information. Considérons ces deux actes d'affirmer, représentatifs du premier type :

- Le vin est bon, dit le fils Carle.
- J'ai un chevreau, dit Randoulet, tout prêt, tout bardé, roulé dans sa crépine. Il n'y a plus qu'à l'embrocher.

– affirmations dont la pertinence dérive de leur ancrage contextuel et où les conditions de vérité se laissent facilement discerner. Il n'en va pas de même en ce qui a trait à l'échange ci-dessous, où tout se passe comme si les conditions de vérité de l'acte d'assertion («La vérité, c'est que nous avons besoin de joie») avaient besoin d'être «discutées» pour qu'un consensus conversationnel s'établisse :

- [...] Voilà la vérité! Ce qu'il faut dire c'est que nous avons besoin [dit Jacquou].
- Il y a longtemps que je l'ai dit, dit Jourdan.
- Besoin de quoi? demanda Jacquou.
- Besoin de tout, dit Joséphine.
- De quoi tu te plains? dit Honoré. [...]
- Je me plains que rien ne soit juste.
- Besoin, dit Randoulet, oui. Je ne sais pas mais rien ne va comme on voudrait même quand ça va comme on veut.
- Besoin d'être amis, mes amis, dit Marthe. [...]
- La vérité, dit Bobi, c'est que nous avons besoin de joie.
- Voilà, dit Jacquou.

S'il est vrai que, au fur et à mesure que se précise le référent (la joie), la compétence sémantico-référentielle des paysans s'améliore, il n'en reste pas moins que l'assertion ultime, à laquelle adhèrent unanimement les convives, est émise ici par Bobi. Soulignons au passage, quitte à y revenir, que dans la mesure où les programmes dialogaux des actants s'orientent non seulement vers l'acquisition d'une plus grande compétence sémantico-référentielle, mais aussi et surtout vers l'annexion de nouveaux possibles illocutoires (en l'occurrence, affirmer la nécessité de la joie), l'écart compétenciel séparant le dire des paysans de celui de Bobi, le seul à détenir un savoir-dire *a priori* complet<sup>23</sup>, se rétrécit progressivement, en fonction du progrès dialogal des acteurs. Ce progrès proprement illocutoire se manifeste au niveau microtextuel

23. Par «complet», il faut entendre que Bobi est détenteur, au sein de l'univers idéologique de l'œuvre, d'un dire perçu par les paysans d'abord comme «autre» (étrange), ensuite comme «objet» à acquérir. Corollairement, le dire des paysans est senti comme lacunaire, «moins complet». Il s'ensuit que cette «complétude» est une donnée purement intratextuelle et ne saurait être pensée par rapport au monde.

selon les paramètres référentiels déjà commentés : dès qu'un concept (la joie, Orion-fleur de carotte) se concrétise et/ou se normalise sur le plan cognitivo-référentiel d'un personnage, il se dépouille de son poids conceptuel/métaphorique et s'intègre dans l'univers dénotatif, familier, de l'acteur dès lors capable de l'affirmer. Ainsi cette réplique de Jourdan concernant le faite du métier à tisser qu'il a sculpté<sup>24</sup> :

– Vous voyez, leur dit-il, là j'ai fait le cerf avec ses ramures. Et puis là, une biche, là deux biches, là trois biches, là quatre biches. J'en ai mis plus que la vérité. C'est mieux. Là, ce quadrillage, c'est le filet qui nous a servi à les attraper. [...] Là, c'est le printemps. J'ai fait des bourgeons aux arbres. [...] Ici j'ai bien voulu faire une fleur de narcisse, ça n'est pas très bien réussi. [...] voilà Orion, voilà le chariot [...]. Et voilà, voilà le monde. C'est moi qui l'ai fait.

À partir de ce relevé succinct des actes de langage directs exécutés au cours du repas, qui correspond à la fois à la matrice des possibles illocutoires et aux programmes dialogaux encore virtuels propres à l'univers de discours de *Que ma joie demeure*, il convient d'insister sur le fait que, en dépit des particularités distributionnelles et programmatiques que nous venons de commenter, le code du monde fictif permet à ces actes illocutoires représentés une expression et un fonctionnement identiques aux actes illocutoires réels. En d'autres termes, Giono a, ici encore, pris le parti d'un réalisme illocutoire conventionnel, pour autant que les actes de langage qu'il a choisis se conforment au déploiement présuppositionnel qu'ils sont susceptibles d'emprunter dans le hors-texte : on ne trouve aucun cas de dysfonctionnement énonciatif ou de subversion présuppositionnelle ni, ce qui revient au même, aucune tentative de créer un monde illocutoire possible, non attesté dans le monde, et ce à une exception primordiale près qui sera abordée plus loin.

On pourrait en dire autant des lois conversationnelles reproduites par Giono : effectivement, il est possible d'étudier la manière dont les personnages enfreignent les maximes de coopération décrites par Grice<sup>25</sup>, en se souvenant que toute conversation réelle pêche incessamment contre elles. C'est ainsi que, si l'on fait abstraction des couplages question/réponse différée, lesquels, tout en représentant des cas où l'on refuse provisoirement de jouer le jeu, sont éventuellement réparés, le code discursif de *Que ma joie demeure* semble tolérer deux sortes d'infractions : par ordre de fréquence décroissante sont ou violées ou bafouées les maximes de la quantité, de la relation et de la modalité.

Lorsque Aurore et Bobi se parlent seuls dans le hangar immédiatement après l'orage, le discours de Bobi est criblé de répétitions

24. Cette réplique est postérieure à la scène du repas et représente un état dialogal transformé.

25. H. P. Grice, *op. cit.*



qui violent simultanément les maximes de la quantité et de la modalité pour aboutir à une revalorisation de la sincérité<sup>26</sup>:

– J’ai toujours été seul [...] j’ai toujours été seul, toujours [...] vous comprenez? [...] vous comprenez? [...] vous comprenez? [...] Je n’ai jamais rien demandé à personne [...] vous comprenez? [...] mais j’ai beaucoup demandé à des choses auxquelles on ne pense pas d’habitude, auxquelles on pense [...] quand vraiment on est tout seul [...] vous voyez?

De même, dans les extraits suivants, sont violées les maximes de la quantité et de la relation, respectivement, ce qui entraîne, dans le deuxième exemple, une sanction:

- Pourquoi du vin? dit Jourdan.
- Pour boire, dit Jacquou.
- Alors, dit Bobi, le reste se passera sous le couvercle de la forêt. Ce n’est pas la première fois qu’elle travaillera pour nous. Ce sera la première fois que vous vous en rendez compte.
- Mais notre joie! cria Jacquou.
- Non, dit Jourdan, ne dis pas ce qu’on est en train de dire.

On trouve un autre exemple de violation de la maxime de la relation dans l’échange, déjà cité (p. 11), entre Barbe et Carle au sujet des «fous»: Carle, pas plus que Barbe, n’est capable d’intégrer ses paroles dans le déroulement normal du dialogue en raison de leur manque total de pertinence conversationnelle. Or, malgré l’aspect boiteux, non enchaînant et non pertinent de l’échange, celui-ci se poursuit quand même, ce qui corrobore l’observation de certains pragmatolinguistes pour qui ce genre d’entretien est tout simplement inepte, sans pour autant que ses propriétés de continuation soient réellement atteintes. Et voilà sans doute la raison pour laquelle apparaît dans l’énoncé de Carle le «je veux dire», élément à la fois de glose et de réorientation conversationnelle qui s’efforce de redresser l’échange chancelant. Par ailleurs, il serait tentant de reconnaître dans le discours de Bobi où il évoque le retour au plateau avec les biches piégées (p. 6) une transgression de la maxime de la modalité, étant donné son aspect redondant. Toutefois, il nous semble avoir affaire ici à un autre indice du rôle privilégié de Bobi, dans la mesure où, pour des besoins didactiques, cette infraction se trouve légitimée au niveau intratextuel. Enfin, il faudrait mentionner la prédominance éclatante des transgressions de la quantité, et l’absence tout aussi patente d’infractions à la maxime de la qualité; déséquilibre conversationnel qui ne manque pas d’assumer une signification particulière sur le plan de l’idéologie du texte. En effet, les présupposés sous-jacents au système verbal de *Que ma joie demeure*

26. À cause de la longueur du passage ne sont retranscrits ici que les éléments superflus, autant de «bruits» informationnels susceptibles d’inhiber la transmission cohérente de la signification principale de la réplique.

sont tels qu'aucune transgression de la qualité n'est concevable; au contraire, c'est précisément la découverte d'une «vérité» cognitivo-discursive qui représente pour ainsi dire la visée idéologique de l'œuvre dans son ensemble; vérité à laquelle on accède à partir de l'acquisition d'un savoir-dire nécessitant des réglages de la quantité d'information transmise.

Grice a très bien décrit le mécanisme inférentiel déclenché dès qu'une maxime se trouve bafouée<sup>27</sup> pour que soit opérée une réarticulation de la pertinence discursive. Or, dans *Que ma joie demeure*, il existe une série de calculs conversationnels effectués par les personnages, que nous pouvons répertorier rapidement. Au plus bas de l'échelle, les implications conventionnelles, liées à des processus inférentiels et à des calculs de conditions d'emploi engendrées par une situation contextuelle en soi rituelle. Les interrogations suivantes de Jourdan, au lieu d'être de véritables demandes d'information, se règlent plutôt sur le code de la politesse et sont facilement – voire automatiquement – réinterprétées comme une invitation à entrer :

– Je pense que c'est ici que vous veniez? Oui? Alors qu'est-ce que vous faites là-dessus?

Un peu plus fréquents sont les actes illocutoires qui, sans être conventionnels, provoquent sans peine un déchiffrement implicitationnel grâce soit à leurs liens contextuels non équivoques, soit à leur ancrage proprement dialogal, dans la mesure où la *désambiguation* se réalise à partir d'un «déjà dit». Cet échange entre Joséphine et Bobi à propos des places assises illustre bien ce dernier procédé :

– Où serez-vous? dit-elle à voix basse en se penchant vers lui.

– En face de vous.

– À côté, dit-elle.

– En face on se voit, dit-il.

– À côté on se touche, dit-elle. [...]

Aurore vit que Joséphine s'asseyait là-bas de l'autre côté mais juste en face de la chaise qu'allait occuper Bobi.

– Là, dit Joséphine, on sera bien. En face on se voit.

De même, les insultes adressées par Jacquou à son beau-fils ne le sont que littéralement: au niveau de la signification dérivée, proprement intratextuelle, elles possèdent une fonction nettement humoristique, de sorte que si la maxime de la qualité se trouve exceptionnellement bafouée, elle est cependant restituée sur-le-champ par le biais, précisément, du ressort comique :

– Tu es bien du pays des grosses têtes, va, dit Jacquou. Quand ça ne se voit pas ça s'entend. Tu ne sais pas que c'est le meilleur, ça?

27. Selon Grice, une maxime conversationnelle est bafouée lorsqu'elle est ouvertement et inexplicablement transgressée. C'est alors que l'interlocuteur tentera d'en rétablir la pertinence à un autre niveau grâce à un travail implicitationnel.

Là où la bête s'est couchée sur la broche c'est le meilleur. Oui, mais c'est vrai que dans ton pays on ne mange que des betteraves.

Or, les implications les plus complexes, et par extension les plus révélatrices du code sous-tendant et orientant le texte, sont celles qui bafouent la maxime de la relation. À cet égard, il est possible d'isoler des « isotopies de pertinence » qui assurent la cohérence de l'énonciation à un niveau autre que celui auquel se déroule la conversation. De plus, on s'aperçoit rapidement que certains personnages se réfèrent constamment à une seule isotopie de pertinence qui, par un processus de prédication attributive, a tendance à en devenir l'emblème, ou encore la parole type. Ainsi, par exemple, Jourdan qui parle de semer des fleurs, Le Noir et Carle qui évoquent, respectivement, les moutons et l'étalon : autant d'isotopies de pertinence individuelles, *a priori* non ajustées les unes aux autres, qui, en fonction du travail d'homogénéisation discursivo-idéologique particulier au texte, seront graduellement incorporées dans l'isotopie plus globale à laquelle se réfère Bobi, soit l'isotopie de la joie. Examinons les deux échanges suivants, qui se déroulent avant que soient réalisées l'intégration et l'homogénéisation isotopiques complètes :

a) la chanson des femmes engendre deux isotopies de pertinence divergentes. Seules les paroles de Bobi donnent lieu à une implication, d'ordre idéologique :

Randoulet se cura la gorge. [...] On savait ce que ça voulait dire.  
 – Non, dit Jacquou [...] si tu chantes, le ciel se couvre, la terre danse, la foudre tombe [...]. Tu chanteras après manger.  
 – Oh! dit Randoulet, je voulais juste leur pousser le refrain du « joli tambour ».  
 – Oui, eh bien, dit Jacquou, ça aurait suffi.  
 – Alors, dit Randoulet, si on n'a plus le droit de chanter!  
 – Non, mais le beau, dit Bobi, c'est qu'on ait envie de chanter. Voilà le beau. Qu'est-ce que vous en dites?

Ici, le manque de pertinence est en fait double. D'une part, la réplique de Bobi n'accorde aucune pertinence aux paroles des autres, ce que souligne le « Non » argumentatif qui à la fois réfute ce qui précède et propose une nouvelle solution interprétative, c'est-à-dire un nouveau système de pertinences nanti de présupposés différents. D'autre part, du point de vue de Randoulet, Jourdan et Jacquou, c'est plutôt l'énoncé de Bobi qui, déviant par rapport au principe de coopération conversationnel en vigueur, s'avère difficile, de par son « obscurité », à intégrer dans la conversation, ce qui est d'ailleurs suggéré par l'absence de réponse à « Qu'est-ce que vous en dites? » et par la diégèse qui précise :

[Bobi] les regarda les uns et les autres, un coup pour chacun. Il vit qu'en effet ils trouvaient que voilà le beau. Il vit aussi que subitement ils eurent un peu peur et qu'ils regardèrent le plateau, la terre, le monde.

b) lorsque, vers la fin du repas, les convives se trouvent tous d'accord sur le fait qu'ils ont «besoin de quelque chose», et que chacun cherche à exprimer la nature exacte de ce besoin, tout d'un coup s'inscrivent les répliques que voici :

- Besoin de liberté, dit le fils de Carle. Ce matin, j'étais libre. Depuis un moment, Le Noir se curait la gorge. Il n'était pas parleur mais il voulait parler. Il s'était penché déjà deux fois à côté de Marthe. Il se pencha une troisième fois.
- Le patron, dit-il, va acheter cinq cents moutons. Il dressa l'index et il remua la tête pour indiquer que : «Pour lui, c'était là la chose.»
- Il y a trois semaines, dit Jacquou, nous avons enterré l'oncle Silve...
- Alors, il y eut un peu de silence [...].
- La vérité, dit Bobi, c'est que nous avons besoin de joie.
- Voilà, dit Jacquou.

S'il est possible de discerner un facteur de réalisme dialogal connoté dans ces répliques non enchâssées et non pertinentes, à savoir que l'ivresse a tendance à brouiller la cohérence dialogale proprement dite, il n'en reste pas moins que, fidèle au code verbal gionien, cet implicite donne lieu à une procédure de normalisation qui relève moins du réel en tant que tel que des isotopies fictives mises en place par l'idéologie du texte. L'apparente complexité de cet extrait provient, dans un premier temps, des disconvenances lexicales : il n'existe aucune compatibilité sémantico-référentielle entre la «liste» des besoins qui viennent d'être énumérés par les autres personnages (voir ci-dessus, p. 32) et les paroles respectives de Le Noir et de Jacquou qui, pour être dialogalement acceptables, sont censées se conformer à la fois à l'encadrement présuppositionnel et au déploiement des posés en vigueur, ce qui ne semble pas être le cas. De plus, ces deux répliques ne sont pas liées entre elles. Il s'agirait, donc, d'une monologisation<sup>28</sup> parfaite d'énoncés pourtant conversationnellement orientés (Le Noir s'adresse, selon toute évidence, à Marthe), ce qui pose des problèmes d'intégration dialogale. Remarquons par ailleurs que cette «impertinence» ponctuelle est signalée, comme dans l'exemple précédent, par la non-relance conversationnelle («Alors, il y eut un peu de silence»), si bien que c'est à la suite de la réplique dès lors «légitimante» de Bobi que se réinstaura un semblant de pertinence conversationnelle.

Or, ce rétablissement est à saisir sur deux plans, l'un intratextuel, l'autre extratextuel. D'une part, en raison de la prédominance systématique de la fonction référentielle des répliques, et étant donné que le passage entier met à nu, on l'a dit, les conditions de vérité sous-

28. Lors d'un échange dyadique, il arrive parfois que les répliques, tout en continuant à alterner, n'ont rien à voir les unes avec les autres sur les plans présuppositionnel et sémantique, de sorte que l'on a affaire à un processus de monologisation : chacun parle, en fait, à soi-même, sans écouter les paroles de l'autre.

jacentes aux divers actes d'assertion que les personnages sont manifestement en train de négocier, il s'amorce une certaine récupération implicitationnelle des énoncés problématiques grâce, précisément, à leur valeur référentielle irréfutable. À partir de là, on pourrait postuler que cette valeur ramène, pour ainsi dire, l'entretien sur un terrain conversationnel solide, à la portée des compétences linguistiques de chacun, et prépare de la sorte l'ancrage référentiel de la réplique de Bobi, dont l'aspect « abstrait » aurait pu créer des difficultés interprétatives. Du coup, cette dernière réintègre les paroles de Jacquou et de Le Noir dans l'encadrement présuppositionnel de l'échange, formulable comme « il existe quelque chose dont nous avons besoin », et dans son contenu posé, à savoir : les moutons et la mort de l'oncle Silve ont quelque chose à voir avec la joie/le manque de joie, leur normalisation étant confirmée par le « Voilà » de Jacquou. Fonctionnant en conséquence à la fois comme discours englobant et comme discours régulateur, la réplique de Bobi stabilise les fluctuations et les incohérences discursives propres à ces échanges boiteux, tâtonnants, en réduisant et canalisant les réseaux présuppositionnels. C'est ainsi que se précise le programme illocutoire de ce dernier : foncièrement didactiques, les paroles de Bobi s'efforcent de rendre au discours des paysans sa pertinence, en faisant ressortir ses fondements idéologiques. D'autre part, sur le plan de la réception hors-textuelle, ces énoncés sont récupérés moyennant un calcul implicitationnel qui les projette sur d'autres lignes de pertinence textuelle, où ils fonctionnent comme indices : indices de malheur (la mort de l'oncle Silve); indice encore assez obscur d'une manière d'accéder à la joie (l'achat des moutons) et rejoignent par là l'isotopie centrale de l'œuvre (la présence/absence de joie).

Il en résulte qu'une cohérence dialogale générale s'élabore, fondée sur un système de règles constitutives propres au récit et en fonction desquelles l'adéquation au réel est effectuée, de sorte que l'on voit à quel point le réalisme garanti à partir de la transposition en régime scriptural et narratif du code illocutoire est en fait relatif. Selon les exigences idéologiques de son œuvre, Giono opère un tri parmi les possibilités conversationnelles de l'illocutoire, tri tout aussi conscient que celui qui dictait son choix d'éléments linguistiques et typographiques. Loin d'être une mimésis, la parole romanesque se propose en tant que représentation réductrice, car orientée, du système pragmatico-linguistique réel.

Nous avons dit plus haut qu'il existait une exception au déploiement « standard » des présuppositions linguistiques valorisées par l'univers de discours de *Que ma joie demeure*; exception dont l'étude a déjà été amorcée et sur laquelle il convient de s'arrêter maintenant. Il s'agit de l'isotopie *a priori* « impertinente » provoquée par le « potentiel dialogal » du cerf qui, s'offrant comme le pivot illocutoire de la scène du repas, constitue le ressort fondamental de l'univers fictif de l'œuvre. Considérons le passage que voici :

Puis il leva la tête, secoua ses bois, allongea le cou, ouvrit sa gueule, et il poussa une longue plainte en regardant tout l'alentour des champs. [...]

– Je ne sais pas que te dire, lui dit Bobi.

– Oh! cria Jacquou, quelle musique!

Il se boucha les oreilles. [...]

– Vite, dit Joséphine, faites taire la bête, vous. [...]

– Qu'est-ce que tu veux, dit Bobi au cerf, je n'en sais pas plus que toi, moi. On ne lui fait pas de mal à Zulma, on la sèche, le ventre des femmes est sensible.

– Joue du clairon, cria Jacquou.

Le cerf s'arrêta de gueuler et regarda Bobi.

– Oui, dit Bobi, tu vois. Peut-être. Il y a encore de l'espoir. Je leur parlerai tout à l'heure. [...] Écoute, lui dit Bobi, écoute ce qu'il dit avec le clairon. Dès qu'ils ne parlent plus avec leurs mots on dirait qu'ils comprennent. C'est au fond de leur cœur. Il y a encore de l'espoir. [...] Oui, dit Bobi, ils ont l'air de te faire réponse. C'est pas mal ce qu'ils disent, tu sais.

Effectivement se cristallise au fil de cet échange la quasi totalité des traits distinctifs du système dialogal gionien, dont l'amalgame semble conférer au passage une fonction nette de mise en abyme. En admettant que toute mise en abyme dialogale se présente comme facteur de balisage et corrobore l'élaboration des lignes de lisibilité textuelle, on constatera, une fois de plus, que cet extrait signifie au niveau de l'implicite, lieu où sont légitimées les incongruités conversationnelles de surface pour que se concrétise clairement le programme illocutoire générique de l'œuvre, auquel se rattachent non seulement les programmes et les configurations dialogaux immanents des personnages, mais aussi l'ensemble des investissements langagiers de surface. C'est ainsi que se trouve consacrée, dans ce passage, l'évolution de ce que l'on pourrait appeler les paradigmes illocutoires de *Que ma joie demeure*: que l'on se souvienne de la récurrence du patron conversationnel «énoncé problématique/demande d'éclaircissement» des deux premiers chapitres du roman; patron qui se reproduit tel quel, une dernière fois, au début de la scène du repas, lors de l'échange suivant, déjà cité, et dont l'homologie structurale vis-à-vis des occurrences antérieures en étaye la fonction descriptive:

– Et maintenant, dit Bobi, le voilà qui essaie de parler avec la grande langue.

– Pardon? dit Jourdan.

– Oh! il a trouvé, dit Bobi. Il parle de loin. Il souffle dans son clairon. Il dit très exactement ce qu'il veut.

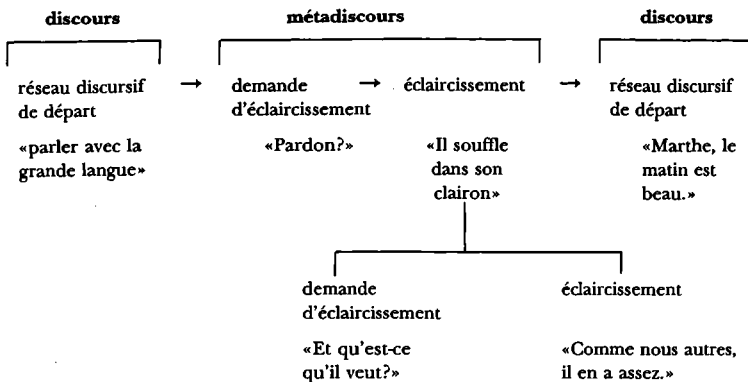
– Et qu'est-ce qu'il veut dire? dit Jourdan.

– Comme nous autres, dit Bobi. Il en a assez. Voilà ce qu'il dit. Il cligna de l'œil.

– Marthe, dit-il, le matin est beau.

Or, dans la mesure où il s'agit d'un acte de non-compréhension nécessitant une restructuration des présupposés de départ (et, partant,

susceptible de donner lieu à un didactisme appuyé, requis par l'aspect métadialogal de l'éclaircissement), on peut schématiser cet échange comme suit :



C'est précisément à partir d'une telle structure que se déroule l'échange entre Bobi et le cerf, pour autant que l'on admet que Bobi fournit des réponses à une demande d'éclaircissement implicite accomplie par le cerf. Il s'ensuit que les deux passages sont structurellement identiques, en dépit de l'occultation microtextuelle des actes d'interrogation, lesquels sont néanmoins récupérés au niveau présuppositionnel des réponses selon la loi d'enchaînement élaborée par Ducrot<sup>29</sup>. On est dès lors en droit de confirmer à la fois cette évolution, au double sens de transformation et de substitution, des articulations illocutoires paradigmatiques, et la fonction de mise en abyme que détient ce même paradigme.

Précisons. En ce qui concerne tout d'abord la valeur strictement substitutive de ces structures, on a déjà souligné la création, à partir d'un accident de parole somme toute « anormal » (l'interruption des paroles de Bobi par le cerf), d'une isotopie connotée visant à naturaliser sur le plan des interactions verbales de surface le caractère « invraisemblable » d'un tel accident. La mise en place des présupposés correspondants, tributaires, dans leur agencement même, non plus du réel mais bien de l'idéologie globale du texte, sous-tendrait la normalisation de l'échange subséquent entre Bobi et le cerf, en cautionnant la cohérence des relations actantielles. Si, donc, au cours de cette « conversation », la structure des enchaînements et des rôles illocutoires de départ demeure constante, la réorganisation actorielle, combinée avec la consolidation d'une couche implicite qui garantit la pertinence conversationnelle de cet échange déviant, il s'opère en quelque sorte un amalgame présuppositionnel, où convergent l'isotopie implicite du

29. À savoir, le maintien au niveau des réponses de l'encadrement présuppositionnel défini comme constant dialogal implicite.

cerf «dialoguant» et le paradigme illocutoire fondé sur le complexe Q/R, sans que l'aspect paradigmatique, descriptif, des séquences soit troublé.

Il s'ensuit que, en raison surtout de la stabilité des matrices illocutoires capables de s'incorporer simultanément du descriptif (effet de paradigme) et du narratif (transmutations présuppositionnelles), ce passage se présente comme mise en abyme, où se dessinent les configurations et les programmes illocutoires des actants, où s'actualise la logique dialogale de l'œuvre, fondée sur un ensemble clos de rapports de force, de possibles dialogaux et d'activités cognitives, où s'articulent, enfin, ces agrégats curieux de contenus explicites et implicites, ainsi que les opérations implicitationnelles susceptibles de réintégrer dans des lignes de pertinence toutes particulières les transgressions dialogales du microtexte. De plus, insistons sur le caractère immuable de ces structures illocutoires primaires, lesquelles confèrent au roman un statisme, une a-temporalité de par leur redondance même qui entérine la construction foncièrement circulaire des programmes dialogaux et, partant, la dimension mythique de l'œuvre. Si les personnages trouvent des réponses à certaines de leurs questions; si la scène du métier à tisser et celle de la moisson succèdent à l'épisode du repas; si l'étalon de Carle et les moutons de Randoulet remplacent le cerf comme objets du discours et comme dialoguants potentiels, toujours est-il qu'on a affaire à autant de variantes libres d'une structure stable, comme l'indique on ne peut plus éloquemment la fin du récit où l'on retrouve, dans le monologue hautement dialogisé de Bobi, les mêmes rôles, les mêmes rapports de force et les mêmes couplages Q/R enchâssants que ceux sous-jacents aux dialogues entre Bobi et le cerf :

- Une belle solitude, se dit-il.  
 – Toi qui toujours la demandais.  
 – Tais-toi.  
 – Qu'est-ce que tu comptes faire?  
 – Je ne sais pas. Marcher.  
 – Marcher où?  
 – Là-dessus.  
 – Ne fais pas l'andouille. Où vas-tu aller? [...] Tu sais que tu peux marcher tout le jour et toute la nuit si tu veux.  
 – Je sais, mais où ça va par là?  
 – Voilà. C'était une chose à te demander avant d'y venir.

Or, il n'en reste pas moins que, en dépit de cette fixité des structures illocutoires — ou peut-être à cause, justement, de ces couplages enchâssés, indéfiniment renouvelables à l'intérieur même du couple Q/R qui les engendre, et qui conduit à chaque fois à une métadialogicité que sous-tend un didactisme inévitable —, en dépit, donc, de cette fixité, il est possible de discerner un mouvement illocutoire, assuré par l'accumulation d'un savoir et d'un savoir-dire réalisée à force de poser des questions et de chercher des réponses. Car si Bobi se présente comme détenteur d'un dire complet, il s'agit d'un dire objectivé qu'il



importe de mettre en circulation afin de suppléer aux manques discursivo-idéologiques des paysans pour que soit acquise, en fin de compte, une connaissance nouvelle du monde. C'est ainsi que le dire de Bobi s'impose aux paysans en tant que discours dominant, en tant qu'objet à désirer et à transférer, dans la mesure où l'accès à la joie passe nécessairement par la parole, et surtout par le couplage Q/R :

- [...] Qu'est-ce qui lui a pris, au bestiau?
- Rien, dit Bobi, il a voulu dire quelque chose au sujet de la jeune fille, et au sujet de nous tous en général.
- Ça lui prend souvent? dit Jourdan.
- Chaque fois que c'est nécessaire. [...] Les bêtes, dit Bobi, ont la voix forte. [...] Ça vient [...] de ce qu'elles n'ont pas perdu l'habitude de parler comme on doit parler.

Interprète, pédagogue, détenteur d'une « surcharge » pragmatico-linguistique et porte-parole de l'idéologie dominante intratextuelle, Bobi dispose d'un nombre restreint de présuppositions vers l'acceptation desquelles il importe d'orienter le dire des autres, à partir de la mise en place consciente de l'encadrement dialogal implicite. Et, effectivement, l'analyse présuppositionnelle minutieuse des discours propres à chaque acteur révélerait une disparité considérable du degré d'acceptation déjà atteint au moment du repas. Par exemple, en fonction du présupposé existentiel de départ (« il existe quelqu'un que j'attends et qui doit venir »), exprimé dès les premières pages et immédiatement axiologisé par la diégèse :

« Si vraiment je l'attends parce qu'il doit venir, se dit Jourdan, il arrivera par une nuit comme celle-là. » [...] l'espérance humaine est un tel miracle qu'il ne faut pas s'étonner si parfois elle s'allume dans une tête sans savoir ni pourquoi ni comment.

il s'instaure toute une série de présupposés dérivés, admis peu à peu par tous, dont l'articulation approximative serait comme suit : « Il existe un cerf qu'un homme a amené sur le plateau/Le cerf est un animal/Ce cerf est un animal différent des autres/Ce cerf est mi-homme/Ce cerf possède quelque chose que l'homme a perdu/Ce cerf apportera la joie/La joie est possible/La joie existe. » Toute l'activité dialogale de Bobi s'efforcera de manipuler l'arrière-fond idéologique des autres, caractérisé d'entrée de jeu par l'attente et le manque, jusqu'à ce que l'encadrement dialogal incorpore la totalité des formulations présuppositionnelles ainsi schématisées; c'est-à-dire jusqu'à ce que les personnages apprennent à reconnaître/dire l'existence de la joie. En élaborant ce qu'il veut dire à partir de cette série graduée de présupposés, Bobi procède à une véritable exploitation langagière des personnages, pour autant que la nature de l'illocutoire est d'amener à reconnaître l'intention qui l'a engendré. Voici la raison pour laquelle la supériorité illocutoire provisoire de Jacquou, d'Honoré, de Carle,

est, justement, provisoire: la poussée vers la complétude<sup>30</sup> promue par l'idéologie textuelle exige que la supériorité véritable soit le savoir-dire de Bobi, consistant en une plénitude compéncielle<sup>31</sup> et un répertoire de paroles types identifiables. Le fait que Bobi sache traduire les «paroles» du cerf indique en conséquence sa place par rapport à la complétude, si bien que le désir d'accéder à un «savoir/pouvoir dire» analogue est alors déclenché chez tous. Il s'ensuit que le programme dialogal de l'œuvre n'est rien d'autre que l'acquisition des modalités du dire manquantes grâce à la «concrétisation référentielle», pour ainsi dire, d'une série de présupposés linguistiques à charge idéologique manifeste.

Ce fonctionnement idéologique de la parole, sentie à la fois comme objet, comme parole type, et comme manière de démystifier/forger des signes en les enracinant dans le contexte familier environnant, est explicité lors du dialogue en «langage secret» entre Bobi et Jourdan, où s'actualise l'engagement pris par celui-là vis-à-vis du cerf («Je leur parlerai tout à l'heure»). Dialogue négocié au préalable avec les convives et où les particularités mêmes du dire gionien s'objectivent, nous pouvons évoquer à son égard un «métadiscours idéologique», d'ordre matriciel, programmatique, vu son double caractère didactique et initiatique: la parole parle de la parole afin de se présenter en tant que référent tangible, apte à circuler comme objet et à donner lieu à des prédications modales nouvelles. En dernière instance, le discours de Bobi révèle ce double travail du dire dans le récit qui, tout en assurant une fonction référentielle indissociable de la compétence des paysans, renvoie implicitement au code idéologique à partir duquel il reçoit sa pertinence:

[...] C'est maintenant qu'on va parler le langage secret. C'est un peu comme la langue des bêtes. Mais vous comprenez tous, dit [Bobi], car il suffit d'avoir le cœur clair. [...] De cet Orion-fleur de carotte, dit Bobi [à Jourdan], je suis le propriétaire. Si je ne le dis pas, personne ne voit, si je le dis, tout le monde voit. Si je ne le dis pas je le garde. Si je le dis je le donne. Qu'est-ce qui vaut mieux?

Enfin, l'homogénéisation des configurations discursivo-idéologiques qu'opère le savoir-dire de Bobi provoque la fusion graduelle des paroles types, au fur et à mesure que se réalise l'uniformisation présuppositionnelle, si bien qu'il s'effectue un resserrement sémantico-référentiel par rapport à l'hétérogénéité conversationnelle du début, et même du milieu, du repas, dont les discours disparates centrés sur des savoir-faire somme toute accessoires (savoir cuire un lièvre) s'effacent au profit d'une focalisation unique, d'ordre dialogal, sur le cerf. On discute alors des biches, de la manière de les piéger, des amours du cerf, et enfin de la joie: bref, les manifestations lexicales

30. Voir François Flahault, *La Parole intermédiaire*, Paris, Seuil, 1978.

31. C'est-à-dire en un devoir, vouloir, savoir, pouvoir dire.

reflètent le travail présuppositionnel, illocutoire et idéologique opéré par le dire de Bobi. Une seule exception brise l'harmonie de cette fusion lorsque, à la fin du repas, le savoir-dire sexuel de Joséphine réinstaura la lutte des rapports de place en opposant au discours de Bobi des possibles dialogaux tout autres, de nature antithétique, que celui-ci refuse : sans être dupe des avances de Joséphine, Bobi s'acharne à préserver son propre encadrement présuppositionnel et ne cesse de parler des biches. Il en résulte que la scène du repas tend vers le rétablissement ultime du principe de parité lequel, transcendant les violations aux maximes conversationnelles et les fluctuations des rapports de force, récupère, par implication, la visée idéologique fondamentale de l'œuvre. La cohésion de *Que ma joie demeure* se voit dès lors assurée, à tous les niveaux, grâce à cette logique dialogale hautement organisatrice.

Or, c'est précisément la persistance de paroles types dissidentes, réfractaires à une prise en charge complète par le discours de Bobi, qui finit par faire éclater l'univocité idéologique patiemment façonnée au fil du récit pour ouvrir le texte vers une pluralité discursivo-idéologique inattendue. Si, en principe, la surcharge modale propre à tout discours didactique protège celui de Bobi contre une dépossession énonciative lors du transfert des modalités du dire et, ce faisant, laisse prévoir une amélioration définitive de la situation dégradée de départ, en réalité, l'irréductibilité du savoir-faire sexuel de Joséphine (divergence sur les plans idéologique et lexical : il s'agit d'affirmer une joie particulière, individuelle) et, plus loin, du savoir-faire suicidaire d'Aurore (divergence sur le plan modal : Aurore ne veut/sait/peut affirmer la joie) donne lieu à des discours discordants qui interfèrent avec l'unidimensionalité illocutoire de Bobi. Le résultat en est le renversement des investissements modaux : Bobi, celui qui doit/veut/sait/peut affirmer la joie devient celui qui ne sait/peut plus affirmer la joie. Il s'opère par conséquent un double mouvement de fusion et de dissociation des programmes dialogaux dans la mesure où, au terme du processus d'amélioration, le parcours dialogal et actionnel de Bobi se détache de celui, désormais stable, des paysans selon un nouveau déséquilibre modal pour bifurquer vers une dégradation irréversible : la mort. Ainsi scindés, les deux programmes illocutoires antithétiques se juxtaposent dans la tête de Bobi en revêtant la forme d'un simple dialogue où l'on perçoit, une dernière fois, le conventionnalisme trompeur des répliques gioniennes :

- [...] Il n'y a pas de joie.
- Ce n'est pas vrai.
- Qui te le prouve?
- Rien.
- Il n'y a pas de joie.
- Si.
- Il n'y a pas de joie.
- Il ne faut pas que ce soit vrai.

- Il n'y a pas de joie.
- Tais-toi.
- Il n'y a pas de joie.
- Si. Je la vois!
- C'est toi que tu vois.

Rétablissant une épaisseur discursivo-idéologique que l'uniformisation des configurations et des programmes risquait d'oblitérer; lieu d'infiltrations interdiscursives qui assurent l'ajustement du texte à des discours contradictoires de l'époque, c'est ce dialogisme affiché des dernières pages du texte qui, reproduisant le fonctionnement du système dialogal gionien dans son ensemble, consacre au niveau des implicites linguistiques, pragmatiques et idéologiques les liens mimétiques entre réalité et fiction.